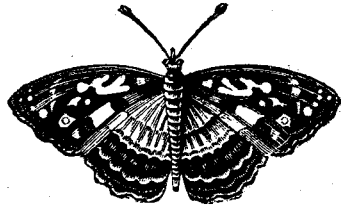


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPIERON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

ÉPHÉMÉRIDES. — (14 AOUT 1798.)

MORT DE L'AMIRAL BRUEYS COMMANDANT L'ESCADRE FRANÇAISE DANS L'EXPÉDITION D'EGYPTE.

Lettre du général en chef à la citoyenne Brueys.

Au Caire, le 1^{er} fructidor an VI (18 août 1798.)

Votre mari a été tué d'un coup de canon, en combattant à son bord. Il est mort sans souffrir, et de la mort la plus douce, la plus enviée par les militaires.

Je sens vivement votre douleur. Le moment qui nous sépare de l'objet que nous aimons est terrible; il nous isole de la terre; il fait éprouver au corps les convulsions de l'agonie. Les facultés de l'âme sont anéanties; elle ne conserve de relation avec l'univers qu'au travers d'un cauchemar qui altère tout. Les hommes paraissent plus froids, plus égoïstes qu'ils ne le sont réellement. L'on sent dans cette situation que si rien ne nous obligeait à la vie, il vaudrait beaucoup mieux mourir; mais, lorsqu'après cette première pensée, l'on presse ses enfans sur son cœur, des larmes, des sentimens tendres raniment la nature, et l'on vit pour ses enfans: oui, madame, voyez dès ce premier moment qu'ils ouvrent votre cœur à la mélancolie: vous pleurerez avec eux; vous élèverez leur enfance, cultiverez leur jeunesse; vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'eux et la répu-

blique ont faite. Après avoir rattaché votre âme au monde par l'amour filial et l'amour maternel, appréciez pour quelque chose l'amitié et le vif intérêt que je prendrai toujours à la femme de mon ami. Persuadez-vous qu'il est des hommes, en petit nombre, qui méritent d'être l'espoir de la douleur, parce qu'ils sentent avec chaleur les peines de l'âme.

BONAPARTE.

Une Indiscrétion.

Joli kiosque au croissant d'or, baisse tes jalousies vertes au soleil qui surplombe; ouvre à ton sein ce trait d'eau qui jaillit, s'élance et retombe en gémissant comme une âme désolée; qu'à l'ombrage de ta toiture orientale on puisse, au milieu des touffes de tilleuls, respirer une fraîcheur bien pure, aussi pure que le soupir sorti d'une bouche virginale!

Joli kiosque au croissant d'or, j'aime ton dôme hospitalier, bleu comme un ciel de printemps; j'aime tes cônes de cédras, glacés dans le cristal; j'aime ton moka, versé brûlant dans le vase bariolé du Japon; son parfum agit sur mes nerfs comme une modulation de *prima donna*. Jette le crêpe que t'imprimèrent six mois de deuil; joli kiosque, la saison est asiatique; vois ce soleil de Stamboul... il fleurira tes orangers!

Et sous la projection de ses ombres je savourais ce matin, avec une dernière fumée de la Havanne, les inspirations de la Sapho lyonnaise, quand un frôlement de soie, un frémissement de voix douce a détourné mon attention ; et mes yeux, à travers les tiges de jasmin et le vague du vitrage, demeuraient attachés sur un groupe de femmes ; elles étaient quatre, toutes rayonnantes de grâce et de beauté ; à l'air de précaution qu'on voyait errer encore sur ces physionomies d'ange, facile était de juger qu'avant d'arriver à ce lieu de délices elles avaient, du fond de leur cœur, adressé une prière bien fervente à la vierge du mystère ; car le moindre pas d'homme, le moindre bruissement de feuille les agitaient visiblement, et une teinte rosée venait colorer des fronts blancs comme leur ame.

Toutes quatre étaient réunies autour d'une table ronde sur laquelle était servi un déjeuner léger. Puis peu à peu elles ont pris une certaine assurance en voyant que personne ne les avait suivies, et leurs visages capricieux se sont colorés d'une gaieté ravissante.

Alors chacune s'est mise à conter avec une malice bien innocente combien il avait fallu de soins pour broder le voile sous lequel on avait enveloppé les soupçons d'un jeune mari ; à vrai dire cette jolie partie était projetée depuis bien long-temps, et surtout bien cachée ; les folles, elles devinrent bientôt gaies, vives, rieuses d'avoir brisé pour une matinée les chaînes de l'hymen ; puis cette divine liqueur de Champagne vint bondir et pétiller, comme de plaisir, sur leurs lèvres roses, et des voix toutes ensemble s'agitèrent, légères, saccadées, fugitives, et murmurant de douces confidences ; et des boucles blondes, noires, flottèrent çà et là, gracieuses et abandonnées sur des visages scintillans d'ivresse et de volupté. Oh ! liberté de femmes ! Liberté ravissante !

Et moi j'ai tout vu, tout entendu, et cependant je serai discret ; si ces lignes venaient à franchir le seuil d'un boudoir bien aimé, si elles venaient à pénétrer jusqu'à cette toilette mystérieuse à laquelle vous confiez tant de charmes, je ne veux pas qu'en les froissant dans vos jolis doigts pour relever le désordre de vos beaux cheveux, vous maudissiez la plume d'un inconnu.

Et toi, *Papillon* léger, garde-toi bien de trahir le secret de ces jolies dames, car je le confie à toi seul ; ne dis à personne que mesdames P., E., S., L., étaient, lundi dernier, onzième du mois d'août, en petit comité chez M^{me}***, dans le joli kiosque au crois-sant d'or qui avait baissé ses jalousies vertes.

A. G.



QUITTEZ LE FEUTRE !

Un feutre noir au front et des bottes aux pieds.
Sophie GRANGÉ.

Quitte ces faux dehors, ô folle jeune fille !
Quitte cet air d'emprunt et ces longs éperons ;
Ce feutre de côté, ces regards fanfarons,
Pareils au crisocal qui résonne et qui brille
Imposent au public leur éclat imposteur.
Mais livrés au creuset, qui fouille jusqu'à l'ame,
Sous la robe dorée est un métal trompeur,
Sous la mâle enveloppe est une faible femme.

Pourquoi d'un pied géant arpenter la carrière
Quant pas à pas l'on peut s'égarer sur les fleurs !
Pourquoi de l'aile d'aigle avoir la plume altière
Quand fauvette plaintive on fait nid dans les cœurs ?

Le voyageur qui part sans mesurer sa force,
Sans prévoir et compter les ronces du chemin,
Du physique au moral voit souvent le divorce
Donner au jour trop chaud un brumeux lendemain :
Trop tard...., trop tard alors ! il fixe la distance,
Jette un linceul de honte à son orgueil détruit,
Et, jouet des railleurs, perd avec l'espérance
Le but qu'il voulait joindre et le port qu'il a fui.

Allons enfant !.... Reprends ton voile,
Reprends ton sexe et ses erreurs,
Reprends ta robe en blanche toile,
Reprends ton rang, reprends nos cœurs ;
Que le corset encor dessine
De ton sein les contours heureux,
Et que ta paupière s'incline,
Pour laisser désirer tes yeux ;
Enivre, captive, aiguillonne,
L'essaim tournoyant sur tes pas,
Sois hautaine, maligne ou bonne....
Mais sois femme !... Et n'en rongis pas ;
Plaire, aimer, voilà ton partage :
Briller est aussi fait pour toi,
A ta beauté, ton doux langage
Est la couronne au front d'un roi.
Cesse donc de briguer la palme
Ou de Papesse ou de Tribun,
Et songe que sous un ciel calme
La rose double son parfum !
Enfin, si ta muse sans voile
Plane et s'élève au firmament,
Ou sois colombe, ou sois étoile....,
Jamais soleil ou monument.

Pardonne-moi l'entrave que ma plume
Jette en amie à ton pas égaré,
Sur ton autel déjà trop d'encens fume,
Ton luth est ivre, et non pas inspiré.

Faible pilote, en tes vœux téméraires,
Toujours poussé de récif en récif,
Dois-tu, si jeune, au choc des vents contraires
A la tourmente, exposer ton esquif?

Non ! le vaisseau, lui seul, fier de sa triple enceinte,
Peut, despote orgueilleux bravant les éléments,
De sa vergue hardie, où la voile est étreinte,
Joindre et percer la nue où grondent les autans !

Mais la gondole, à la rame d'ébène,
Au bleu corsage, au lascif pavillon,
Cherche un lac pur, où sa frêle carène
Trace et caresse un amoureux sillon;
Un frais zéphir qui se joue en ses voiles,
Un chant du soir suivant son vol léger,
Un horizon, lui montrant pour étoiles....
Des yeux d'amans et des fleurs d'oranger.

Quoi le fardeau de l'homme, en ta jeune cervelle
Est-il donc apparu, de pourpre et broché d'or !
Pour vouloir échanger ton réseau de dentelle
Contre le frein d'acier qui l'étreint et qu'il mord ?

Va, laisse-lui sa gloire et sa force et ses armes,
Sa voix hurlant toujours sur le seuil du volcan !
La foudre détruirait les frères et les charmes
S'ils coudoyaient le cèdre au sommet du Liban.

DELACROIX.

THÉÂTRE.

L'obscurité qui enveloppe encore la question de nos théâtres semble s'épaissir de jour en jour, et Dieu sait quand tout cela aura une solution. En attendant, public et acteurs s'impatientent également, car c'est là une question plus importante qu'on ne croit. Question d'existence pour plusieurs, question de plaisirs pour tous. Pour bien faire, il faudrait, non-seulement se hâter de la terminer pour l'année courante, mais encore pour l'année prochaine ; car il serait temps de s'occuper de l'avenir, si l'on ne veut pas retomber au 21 avril prochain, dans la même pénurie, dans le même chaos.

En attendant que cet état d'incertitude ait un terme, nous croyons avoir découvert que le projet de cinq ou six actionnaires, qui envisagent l'intérêt de l'art avant leur propre intérêt, puisqu'ils ne demandent à la ville aucune subvention, serait, vu l'impossibilité de former en ce moment une troupe d'opéra digne de notre grande scène, de l'exploiter pour le restant de l'année avec un vaudeville de genre et comédie annexée, plus un ballet complet. Ce n'est peut-être pas tout à fait là ce qu'il faudrait à Lyon ; mais à l'impossible nul n'est tenu, et à tout prendre cela vaudrait encore mieux que rien.

Du reste, si une circonstance favorable se présentait pendant cette exploitation, pour donner à Lyon les sujets d'opéra qui lui manquent en ce moment, la troupe du vaudeville retournerait aux Célestins, et le Grand-Théâtre reprendrait sa marche accoutumée avec ses trois genres ; Son organisation, telle que nous venons de l'indiquer, n'étant qu'une organisation provisoire et, pour ainsi dire, un *mezzo termine* qui satisferait aux exigences les plus impérieuses.

Voilà ce que nous croyons résulter des intentions de certaines personnes auxquelles la bonne volonté ne manque pas, mais auxquelles il manque les moyens de l'utiliser convenablement.

Le plus urgent serait, nous le répétons, de s'occuper dès à présent de l'année prochaine et des suivantes, pour que l'épineuse besogne d'une direction ne soit pas tous les ans remise sur le tapis, sans solution probable. Il est de l'intérêt de la ville de traiter pour plusieurs années avec un directeur qui lui offre des garanties, soit de fortune, soit de talent ; et il y a urgence de traiter le plus tôt possible, car on n'improvise pas une troupe comme on met un régiment au complet. Qu'on s'arrange donc comme on pourra pour la fin de l'année, mais que le public ait au moins la certitude d'être servi l'année prochaine comme il a droit de l'exiger, et cette assurance le rendra sans doute beaucoup plus accommodant pour le temps qui va courir jusque là. Mais, par dessus tout, qu'on se dépêche, car l'attente rend exigeant, et tout le monde désire une solution. Quelle qu'elle soit, elle sera, nous l'espérons, bien accueillie si elle ne se fait pas trop attendre.

— Depuis que notre article est composé, tous les projets ont été de nouveau renversés. On assure que dans une réunion qui a eu lieu jeudi soir, à l'Hôtel-de-Ville, la mairie qui met un zèle honorable à terminer tout pour le mieux, a, pour ainsi dire, exigé pour le Grand-Théâtre l'organisation d'un opéra tel qu'il sera possible de le trouver en ce moment, espérant que le public serait assez indulgent pour s'en contenter. Des propositions ont été faites à cet effet, des lettres sont parties dans toutes les directions, et nous en attendrons le résultat avant de rien affirmer de nouveau sur une organisation qui change de face toutes les vingt-quatre heures, mais que, cependant, nous espérons encore voir se terminer d'une manière satisfaisante pour tous.

— M^{lle} Guérin, qui a été attachée pendant plusieurs années au Théâtre-Français et à l'Odéon, est depuis quelques jours dans nos murs. Ce serait une excellente acquisition pour notre futur Grand-Théâtre, et quelques acteurs de mérite comme elle, rendraient sans doute le public moins difficile sur les privations que les circonstances semblent sur le point de lui imposer.

— Brunet poursuit le cours de ses représentations et lutte avec avantage contre les trente degrés du ther-

momètre. Il faut un talent aussi vrai, aussi populaire que le sien, pour opérer ce prodige, et ce n'est pas une des choses les moins curieuses de notre époque si fertile, du reste, en choses curieuses. Après les *Anglais* il a joué le bon Albert de *Werther*, et, malgré le beau temps et la fête de mercredi, la foule ne lui a pas failli. C'est que Brunet est un de ces acteurs qui excitent la curiosité au lieu de la satisfaire ; plus on l'a vu, plus on désire le voir, parce qu'il est bien partout, tant partout naturel.

Littérature lyonnaise.

Ainsi que nous l'avions annoncé, le dithyrambe de M. Césena, sur le duc de Reitschtadt (1), a paru avant-hier. Cet ouvrage n'est pas parfait, mais il y a des choses bien senties et bien exprimées. Il est malheureux que quelques taches dues à la précipitation de la composition et de l'impression déparent un ensemble remarquable ; nous ne pouvons résister au désir de justifier nos éloges par quelques citations. L'auteur rappelle ainsi d'une manière très-heureuse et très-poétique les fêtes qui suivirent la naissance du fils de l'homme :

Et dans le port, la foule éclatait en fanfares
Bouillonnante et suivait au loin comme des phares
Sous les ponts noirs les blancs sillons.
Des peuples descendus des plus lointains royaumes
S'étreignaient et nommaient dans dix mille idiômes
Les vaisseaux et les pavillons ;

Tous aux armes de race, innombrables navires,
Portant toutes couleurs, venus des quatre empires
Courbant un front découronné,
Et baissant tour à tour comme des têtes chauves
Leurs drapeaux de lions et de léopards fauves,
Devant l'enfant prédestiné.

Puis il nous le peint dans l'exil, dans la prison autrichienne où il est mort, et ajoute ce regret qui trouvera de l'écho dans tous les cœurs :

Encor si leur pitié moins avare et moins lâche
A l'air de Sainte-Hélène avait donné la tâche
De tarir ces jours effacés,
Et sous le laurier-saule aux feuilles immortelles,
Mêlé sa jeune cendre aux cendres paternelles !
Mais, non, ce n'était point assez !

Quoi ! cet enfant si beau d'amour et d'espérance,
Pour qui, peuple et soldats, le jour de sa naissance,
Nous avons tous illuminé,
Meurt comme un étranger, sans deuil et sans prières,
Et les chants d'une noce à la cour de ses frères
Se mêlent au glas étonné.

(1) A Lyon, chez tous les libraires. Prix : 25 c.

Hélas ! linceul, manteau, tout s'éteint sous la brume ;
Le calice royal n'eut pour lui qu'amertume,
Il ne revit plus son matin,
Et sa première nuit toute blanche d'étoiles,
Et les vents caressans qui soulevaient ses voiles
Autour de son front enfantin.

Ces deux dernières strophes sont ravissantes d'idées et d'expressions. Ensuite M. Césena, après avoir rappelé les glorieux travaux du père et les droits qu'il s'est acquis à la reconnaissance de la postérité, nous peint le fils expirant à Schoenbrunn, et termine sa pièce par les vers suivants :

Où, qu'il repose en paix là-haut ! qu'il se console !
La mer est orageuse et n'a plus de boussole
Qui guide le vaisseau des rois.
Et d'ailleurs, qu'aurait-il pu faire après son père !
Le sacre du malheur a retrempe son aire ;
Qu'il ait son glaive, et lui sa croix !

Afin qu'on puisse voir dans la nue enflammée,
Au milieu des héros de notre grande armée,
Briller les deux Napoléon ;
En attendant qu'un jour, d'une main orgueilleuse,
La France recueillant leur cendre glorieuse,
Les réunisse au Panthéon.

Nous recommandons cette nouvelle publication à tous ceux dont nos souvenirs de gloire font encore battre le cœur, à tous ceux qui savent comprendre la pitié due à une noble infortune. Ces vers font doublement honneur à notre littérature lyonnaise, car ils sont à la fois d'un bon poète et d'un bon citoyen.

CHRONIQUES LYONNAISES.

Le bruit ayant couru que le 1^{er} régiment de ligne, actuellement en garnison à Paris, venait ici remplacer le 40^e qui est parti ces jours derniers, plusieurs personnes ont, peut-être avec raison, redouté l'invasion du choléra, apporté ainsi par une masse d'hommes sortant d'un lieu infecté. M. le maire de Lyon s'est aussitôt empressé de rassurer ses concitoyens à cet égard, en leur affirmant que le 1^{er} régiment de ligne ne venait point prendre garnison à Lyon, et nous nous empressons, à notre tour, de leur transmettre cette heureuse nouvelle.

— Jeudi, à la suite d'un violent orage, la foudre est tombée sur une maison de la rue du Pérat et y a mis le feu. Heureusement personne n'a péri et de prompts secours ont eu bientôt maîtrisé l'incendie.

— Mardi dernier, M^{me} L. s'est précipitée de sa croisée, rue Madame, aux Brotteaux. On ne sait à quoi attribuer cet acte de désespoir qui, malgré les soins les plus empressés, pourrait bien amener un funèbre résultat.